

Dans l'intermonde

Depuis plusieurs années, je descends les quatre-vingt-neuf marches inégales et abruptes qui conduisent de la route de la corniche au sentier du littoral, ex-sentier des douaniers. En bas de l'escalier, je tourne souvent à droite pour marcher contre un grillage marquant la limite des propriétés du front de mer et contenant les glissements d'un terrain en forte pente. L'à-pic sur ma gauche domine de petites calanques que je fréquente chaque été en choisissant celle qu'un autre escalier rend d'accès facile. Le chemin sinueux est bordé de pins penchés, prêts à couper le passage si une pluie ravinante suivie d'un fort mistral compromet leur enracinement. Quand je me plaque contre le grillage pour laisser passer un homme ou une femme que la mode du jogging fait galoper, j'entends un « merci » essoufflé comme si mon obligeance était une promesse de pardon sur les pentes du Purgatoire.

Ce 20 Février 1992, je me suis assis, comme je le fais parfois, sur le banc situé à l'un des points culminants où le sentier s'élargit un peu. On aperçoit de ce promontoire le bombement gris-bleu de la presqu'île de Saint-Mandrier avec, au niveau de la mer, son hélicoptère militaire. De là s'envolent de grands et bruyants frelons qui s'immobilisent au-dessus des eaux pour des exercices de sauvetage. Ils viennent heureusement moins près de mon banc que les goélands dont le vol passe à mi-hauteur du promontoire. Mon regard plonge sur des ailes battantes tandis que les oiseaux marins criaillent comme des nouveau-nés qui pourraient s'envoler vers les délices du ciel.

En reprenant la marche, je descends peu à peu au niveau de la mer et j'aboutis à l'extrémité d'une plage mourillonaise. En cette fin d'hiver, le chemin reçoit d'abord les effluves d'un mimosa. L'arbre est

perché derrière l'un de ces vétustes balcons de fer des grandes propriétés littorales pourvues de belvédères et petits kiosques de jardin. Au début du siècle, des hommes moustachus, des femmes à ombrelle venaient admirer le paysage en stricte tenue de ville, même aux jours de canicule. Ce mimosa en fleurs apporte, après le Purgatoire, l'image d'un Paradis mêlant aux anges inodores les houris parfumées.

Par grand vent d'Est l'ultime partie basse et bétonnée du sentier est assaillie de vagues déferlantes barrant le passage à ceux qui veulent éviter un pédiluve et une douche saline sur les mollets il n'y a plus qu'à rebrousser chemin, à remonter les quatre-vingt-neuf marches d'un escalier assez rude pour réintroduire une figure du Purgatoire. On voit qu'il pas anormal en un tel lieu de rêver métaphysique, théologie et – pourquoi pas ? – quelque expérience intime où le corps n'est pas un laissé pour compte de l'esprit pur.

Je poursuis ma réflexion ce 21 février au matin pendant que les deux chattes sommeillent, l'une au rez-de-chaussée devant l'appareil de chauffage (elle s'allonge sur le tapis comme un long corps de lièvre), l'autre pelotonnée sur un pouf marocain au premier étage, non loin de celui qui écrit dans la pièce voisine. Comme tous les félins qui ne changent pas de nature au cœur des demeures les plus civilisées, elles dorment et rêvent d'un œil, apparemment indifférentes et sourdes à toute agitation humaine, aussitôt éveillées, attentives si la moindre anomalie se glisse dans leur monde familier. Cette perpétuelle absence-présence me tient sur la bonne voie. On verra que je ne parle donc pas des chattes pour prolonger le suspens et donner ce cachet d'authenticité qu'apporte tout détail intime ou pittoresque.

Hier, sur le banc du promontoire, l'image d'une continuité sans cesse renouvelée m'était suggéré par l'étendue marine. D'abord peu visibles à cause de la distance et de la faiblesse de ma vue arrivaient de longues ondulations. On oserait les qualifier de vagues tant elles s'intègrent à un ensemble pour figurer le souffle régulier du poumon de la mer. En fin de course, peu avant d'atteindre le rivage, ces ondulations se heurtaient à un petit récif. Tantôt elles le submergeaient, tantôt elles s'éparpillaient contre lui, prenant dans un cas comme dans l'autre une blancheur chaotique. Cette blancheur se répandait, s'étalait jusqu'au point d'exténuation tout près de la rive.

J'essayais de saisir la forme arithmétique de ce rythme en comptant le nombre de secondes qui séparait chaque assaut contre le petit récif. Je distinguais aussi les fois où le rocher était ou n'était pas recouvert par l'ondulation marine et dans ces comptages je constatais

une régularité soudain prise en faute. Il m'aurait fallu un plus long temps pour éliminer le nombre aberrant dans un ensemble plus vaste. Le hasard apparent est enfant de notre impatience, de notre manque de mémoire aussi bien que de la limitation de nos connaissances, de l'apparition tardive de notre espèce ainsi que de la brièveté de notre vie. Le rythme marin m'amena, par une logique secrète, à réfléchir sur les moments où je ne pense pas – ou je crois ne pas penser parce que mon esprit ne bute pas contre une idée, ne se met pas à tourner autour d'elle avant de s'accrocher à une autre pensée liée plus ou moins directement à la précédente. L'intervalle entre deux idées, cet écart occupé en principe par du rien, m'intriguait au plus haut degré.

Je suppose qu'un lecteur éventuel (j'écris ce qui suit, ce même 21 février sur la plage du Mourillon, assis sur un banc de pierre distant de la mer d'une vingtaine de mètres) sera intéressé par ce qui sépare réellement deux de mes phrases parfois assez longues et qui affirme un contenu différent par la brève solution de continuité d'un point. Ce dernier, plutôt que l'expression d'une nécessité respiratoire, indique-t-il vraiment qu'une idée, ayant trouvé son expression complète, est aussitôt remplacée par une autre comme la vague par la vague – ou annonce-t-il ce qui occupe une place d'honneur depuis qu'il y a près des divans des écouteurs à diplômes ? Ce n'est pas à moi d'en faire le commentaire ou d'y ajouter. Cependant je crois poursuivre un chemin étroit et sinueux, qui tend vers un but précis même si j'ai l'air de divaguer en écrivant ces lignes qui ne laissent guère de place, dans mon manuscrit, aux interlignes.

Avec la téméraire assurance de parvenir au terme entrevu, je reprends la plume ce 22 février. Ne travaillant pas sur ces machines nouvelles qui permettent, pompeusement, le « traitement de textes » je peux écrire n'importe où. Chez moi, je passe d'une pièce à l'autre afin de suivre la course du soleil. Le matin, j'utilise le secrétaire de ma chambre qui m'offre son abattant en guise de pupitre, et, l'après-midi la table surchargée de mon bureau-bibliothèque où j'arrive à caser une grande feuille rose, jaune ou bleue sur laquelle court ma plume. Entre-temps, en fin de matinée et jusque vers midi, au gré d'une inspiration de plein air, j'inscris sur un petit carnet des phrases qui rythment ma promenade coupée de stations sur divers bancs où je me passe d'écritoire. Rapporter ces détails fastidieux n'a rien de commun, objectera-t-on, avec mon sujet de réflexion et je semble tirer narcissiquement à la ligne, ce qui est impardonnable dans un récit assez bref. Je n'ai pas du tout cette impression et j'imagine qu'on

partagera ma façon de voir en arrivant, avec plus de certitude que je n'en ai en ce moment, au bout de ce texte puisqu'il est tout à fait évident, mais pour d'autres yeux que les miens qu'il n'a pas été mis au panier.

Intervalle, interligne, intermédiaire, intermittent, interruption m'apparaissent de plus en plus comme des mots révélateurs, des présences prenant l'apparence paradoxale du non-être à la manière du pôle négatif, des températures inférieures au degré zéro ou de la très inquiétante antimatière. Je me reporte par la pensée à mes fréquentes haltes sur le banc du promontoire (disparu depuis que j'ai écrit le texte manuscrit que je suis en train de dactylographier plusieurs mois après). En même temps, je vois le banc vide comme il l'est probablement à cette minute (dans ma chambre-bureau, 8 heures 20 du matin).

Dans cet exercice où la rêverie exige une certaine contention d'esprit, je crois observer quelque chose qui ressemble à un tremblement sur le paysage familier de la presqu'île de Saint-Mandrier tandis que les ondulations monotones de la mer qui me séparent de cette presqu'île sont affectées d'une minime hésitation. On dirait que mon regard fatigué introduit seul ce flou dans la réalité du paysage. Je ne confonds pas cette impression avec les clignements de la lumière méditerranéenne quand se fait trop écrasante la royauté du soleil.

A chaque battement de paupières, je vais saisir l'insaisissable et aussitôt ma réflexion se bloque... Les trois points de suspension que je viens d'écrire n'ont rien de pure rhétorique. C'est bien d'un blocage qu'il s'agit. Je veux passer outre. Vouloir ne suffit pas.

Difficile de distinguer à la lecture le temps qui s'écoule - il est quelquefois bien long - après chaque point et avant que ne se forme une phrase nouvelle. (Je secrète lentement ces mots sur la route de la corniche et je les recueille dans mon carnet à la première halte en conservant le présent de l'élaboration). Lorsqu'on met au point la forme de sa pensée, c'est-à-dire sa pensée elle-même, il faut craindre à tout moment de se mettre à ressasser comme un disque au sillon fermé.

Me voici sur un banc du jardin public qui s'étage de la corniche à la plage du Mourillon occupée en partie par le Yacht club de Toulon. J'y suis arrivé, en parcourant tout le sentier du littoral et en remontant de la plage au premier plan de ce jardin. Je suis toujours en face de la presqu'île de Saint-Mandrier qui semble ainsi se déplacer dans le sens de la marche. Le ciel est le même que celui d'hier ou d'avant-hier : grand soleil, passage de goélands amerrissant en bande pour se transformer en canards dérivant sur la surface liquide, ondulations de la

houle moins marquées aujourd'hui, plaintes sourdes qui disent l'épuisement de la vague avec un infime ressac. Je n'ai eu à faire aucun effort pour enregistrer des fadings entre systole et diastole où le monde s'efface et renaît immédiatement. Selon un rythme que je ne saurais définir, peut-être celui de bâillements étouffés, temps et espace, conjointement, disparaissent.

C'est à ce point que la théorie de la création continuée s'est présentée comme une réalité moins abstraite que chez la plupart des théologiens. Dans la permanente discontinuité qui fait la structure du monde, mais nous demeure presque toujours invisible, on pourrait placer le dialogue perpétuel entre le Oui et le Non. D'une part ce Dieu aux trois têtes si rapprochées qu'elles n'en font plus qu'une, d'autre part, celui qui se nomme Légion avec tant de mines irrésistibles que chaque être humain doit bien disposer de deux ou trois démonets inventeurs pour un seul Ange censeur. Ces deux puissances antagonistes s'affrontent afin de trancher s'il convient de poursuivre une création si fragile. Cette discussion ayant lieu hors du temps et de l'espace peut durer pour nous des millénaires ou le temps d'un cillement. A la question de savoir qui penche pour le Oui, qui tient pour le Non, il n'est pas aisé de répondre une fois pour toutes, même si la théologie orthodoxe affirme que le Créateur a le souci de sa Création, de ses créatures et n'annule son œuvre que pour des raisons d'une exceptionnelle gravité... Et qui nous dit que dans ces interruptions infinitésimales pour nos débiles appareils de mesure n'apparaît pas un autre monde dont nous serions le moment d'absence ? Entre ces deux univers qui s'ignorent mutuellement et fonctionnent en alternance, il y aurait ces subtiles interactions qui prennent à partir du rêve les figures mythologiques de l'Au-delà.

Extrait d'*Écritures de la vérité*, inédit, 1988-1992